

Une grande fille en effervescence

Raymond Plante

Volume 16, numéro 2 (92), mars–avril 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26466ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Plante, R. (1974). Une grande fille en effervescence. *Liberté*, 16(2), 117–123.

La bande dessinée

UNE GRANDE FILLE EN EFFERVESCENCE

La bande dessinée ne mourra pas de sitôt. En disant ça, je n'ai aucunement l'intention d'étriver ceux qui la regardent de haut et la considèrent comme un art mineur. Ceux-là doivent avoir la même opinion au sujet de la chanson. Je ne veux pas non plus encourager ceux qui n'ont d'appétit et d'amour que pour elle. Non, je ne constate qu'un fait : la bande dessinée se porte très bien. Elle est même en pleine effervescence. Autrement dit, elle a toutes les allures d'une grande fille qui peut très bien se tenir debout toute seule. Une grande fille de 85 ans qui n'a pas de poils au menton et qui ne radote pas encore. En fait, elle est trop occupée à se trémousser au rythme du siècle, à effectuer le maximum d'acrobaties que ses planches lui permettent et à s'engager dans toutes les aventures qui lui poussent derrière la tête pour perdre un temps fou à se regarder le nombril, se demandant s'il est beau ou s'il est laid. Ce qui ne veut nullement dire qu'elle ne s'autocritique pas. On pourrait souvent croire, et les pas de géant qu'elle a faits au cours des dernières années sont là pour le prouver, qu'elle se conteste comme cela est essentiel à toute évolution. Ainsi elle s'ajuste au temps et réussit parfois à se défricher de nouvelles voies. En somme, même si elle s'est développée parallèlement au

cinéma, son frère jumeau en cette époque d'images, elle a son autonomie et doit être saluée, selon l'expression de Francis Lacassin, comme le neuvième art.

Mais ce n'est pas tout. Non heureuse d'avoir pu se tailler une place bien à elle et d'avoir su attirer l'attention d'un bon nombre de critiques très sérieux (soit dit entre parenthèses : les ouvrages concernant les petites histoires en images se multiplient de par les temps qui courent), elle se mêle d'être populaire. Les lèvres pincées, on peut mettre ça sur le dos d'une mode qui, comme toutes les modes, est faite pour distraire. On peut aussi, en se caressant la calvitie (cicatrice d'un lourd travail intellectuel), avancer que la bande dessinée, c'est la facilité, l'humour pour tout le monde, etc. Il est vrai que jusque dans une certaine mesure la b.d., c'est l'humour pour tout le monde... et pourquoi faudrait-il qu'il en soit autrement. Je considère d'ailleurs que c'est là une de ses qualités essentielles. Certains auteurs ont même le génie d'échafauder des gags capables de faire rire et l'enfant et l'adulte, mais pour des raisons souvent différentes. Il s'agit-là, à mon avis, d'une espèce de tour de force que peu de créateurs peuvent réussir, quel que soit le domaine dans lequel ils évoluent. De toute façon, je n'ai pas l'intention de chercher ici pourquoi la b.d. connaît une popularité toujours grandissante. J'aimerais seulement souligner qu'elle se vend bien. Un exemple : le dernier album des aventures d'Astérix le Gaulois, *Astérix en Corse*, a connu une première impression de 1,600,000 exemplaires. Ce tirage s'est rapidement épuisé et, au Québec seulement, il s'en est vendu 110,000. Il est certain que toutes les histoires dessinées n'atteignent pas ces chiffres astronomiques, mais cet exemple est tout de même significatif.

Un héros québécois

Si tout va comme sur des roulettes pour la bande dessinée européenne, la bande québécoise, elle, éprouve certaines difficultés. Elle ne manque certainement pas de créateurs, mais plutôt d'argent et... d'ouvertures. Ce dernier problème semble maintenant se solutionner un peu. *La Presse* a fait disparaître deux de ses bandes américaines pour les rempla-

cer par des oeuvres de dessinateurs d'ici : *les Microbes* de Michel Tassé et *Rodolphe* de Bernèche. Dès sa naissance, *le Jour* a sûrement donné un fameux coup de pouce à la b.d. québécoise en donnant à la Coopérative « Les Petits Dessins » toute la place que le journal réservait à la bande dessinée. Pour ce qui est du reste, quelques revues continuent de paraître irrégulièrement, ne pouvant malgré les subventions du Conseil des Arts combler leurs déficits. Mais voilà qu'un tandem composé de J. Guilemay et d'Albert Brie nous propose un héros de chez nous : Bojoual. C'est un album qui a l'apparence des livres européens, étant cartonné et entièrement en couleurs, ce qui est rare dans la b.d. d'ici. Publié chez Mondia éditeur, il nous raconte donc la première aventure de *Bojoual le Huron kébécois*⁽¹⁾.

Il faut le dire tout de suite, et ce n'est pas pour être malin, Bojoual a une forte odeur d'Astérix. Comme ce dernier, il est physiquement fort, assez brillant et surtout « épris de justice et de liberté, vaillant et courageux » (p. 4). Les parallèles entre ces deux bandes sont encore nombreuses, mais je crois qu'elles ont moins d'importance que le côté « pure-laine » de cette aventure.

En effet, l'important dans le cas de Bojoual, c'est que les auteurs ont voulu en faire un héros qui a des chances de durer. Guilemay et Brie appuient peut-être un peu trop sur le fait que Bojoual « c'est un héros » (p. 2), mais ils ne l'ont pas moins inventé telle une espèce de miroir de ce que nous sommes. Ainsi, Bojoual est, comme nous l'indique le titre de l'oeuvre, « un Huron kébécois » et, par conséquent, un minoritaire. Comme tous les minoritaires, il doit donc se défendre.

Français de langue, Indien de sang

Bojoual est juste, bon et franc

(...)

Un jour qu'on menaçait les siens

Bojoual se cracha dans les mains

Jurant de protéger sa race

Pour empêcher qu'elle s'efface

(p. 2)

(1) *Bojoual, le Huron kébécois*, texte : Albert Brie et J. Guilemay, dessin : J. Guilemay, Mondia éditeur, Montréal, 47 pages.

Description naïve, bien sûr, mais tout de même efficace. Bojoul devient un héros parce qu'il possède les qualités du héros d'ici. Québécois, Bojoul s'avère immédiatement un résistant, un homme qui veille.

Le message qu'il veut livrer s'exprime encore plus clairement lorsqu'on fait la connaissance des ennemis des Hurons québécois. Ce sont des Blancs qui possèdent toutes les caractéristiques des oppresseurs de notre histoire : habits rouges, chapeaux de police montée, etc. Mais le chef de ces Blancs, et c'est par ce biais que l'aventure se conjugue au présent, est un Indien qui a tôt fait de passer dans le camp adverse : Pétak.

Pétak (...), grâce à ses dons physiques et intellectuels (...), parvient au sommet des honneurs et du pouvoir.

Chef suprême de tout le Kanada, il n'a que deux ambitions : « moderniser » les Indiens et conquérir le cœur de la belle Muguët-des-Bois. (p. 3)

Comme il fallait s'y attendre, Pétak ne va pas sans être une caricature du P.E.T. que nous connaissons bien.

Un autre aspect positif de cette bande : Bojoul, malgré son message politique, s'adresse aux enfants. Il s'agit ici d'un facteur commercial non négligeable puisque la b.d. québécoise, comme tout art québécois d'ailleurs, atteint toujours au départ un public plus restreint que la b.d. européenne. L'histoire racontée est donc simple, bien construite et pour tous. Le dessin, en particulier lorsque les personnages sont en plein mouvement, demeure encore un peu raide, mais les décors, ceux de la rue Dorchester du Montréal d'aujourd'hui, sont par contre très précis.

Somme toute, j'ai bien hâte de lire la seconde aventure de ce héros : *Bojoul à l'Ex-Peaux des 67*.

Mafalda : la conscience du monde

Puisque la bande dessinée fleurit en Europe et aux U.S.A., puisqu'elle grandit en sagesse au Québec, pourquoi ne vivrait-elle pas en Amérique du Sud ? C'est la question que pourrait sans gêne nous poser Mafalda, la petite héroïne de Quino, un auteur argentin. Déjà trois Mafalda sont parus

en français : *Comment va le monde ?*⁽²⁾, *Quoi de neuf, Mafalda*⁽³⁾ et *A quoi jouez-vous, les enfants ?*⁽⁴⁾ Et les enfants, comme Mafalda et ses petits amis, jouent à regarder le monde, ils s'amuse à poser des questions aux adultes et à ne pas croire les réponses trop évasives qu'on leur donne. Parce que Mafalda sait que le monde est malade, parce que Mafalda est douée de conscience et elle nous mitraille comme seuls les enfants sont capables de le faire.

Les albums de Mafalda sont composés de « strips », c'est-à-dire de très courtes histoires sur une seule ligne. Des histoires qui en fait n'en sont pas. Chacune comporte plutôt une réflexion tant sur le quotidien le plus banal que sur les problèmes mondiaux, le tout teinté d'un humour noir, grinçant comme les portes d'un monde fini. Mais Mafalda, puisqu'il faut survivre, conserve tout de même un peu d'espoir au creux de sa poche. A la fin de chacun de ses albums, elle nous demande, un grand sourire aux lèvres : « Et si on relevait nos manches et qu'on se mette à construire un monde meilleur ? Hein ? »

Si nous ne pouvons rien lui répondre, peut-être devrions-nous à son image jouer à la liberté ? Monter sur un pouf, tenir une ampoule brûlée au bout du bras droit et, dans l'autre main, exposer un livre de science-fiction ! Est-ce que c'est ça, la liberté, Mafalda ? La liberté immobile comme une statue.

Chez Dargaud : des parodies tordantes

Tout a été dit. Certains membres de l'écurie Dargaud, parfaitement d'accord avec cet énoncé, ont simplement décidé de redire les choses. De les répéter à leur façon. Prenant leur verve à deux mains, ils ont donc rendu une petite visite à certains textes classiques. Et quand un auteur comme Gotlib,

(2) *Mafalda* — *Comment va le monde ?*, texte et dessin : Quino, Edition spéciale, 46 pages.

(3) *Mafalda* — *Quoi de neuf, Mafalda ?*, texte et dessin : Quino, Edition spéciale, 47 pages.

(4) *Mafalda* — *A quoi jouez-vous, les enfants ?*, texte et dessin : Quino, J.-C. Lattès, Edition spéciale, 46 pages.

déjà connu par ses *Dingodossiers* et les quatre tomes de sa *Rubrique à brac*, s'attarde sur des oeuvres célèbres, Shakespeare, Gogol et Alexandre Dumas (junior !) doivent se retourner dans leur tombe et se renseigner auprès de Dieu le Père pour qu'Il leur rappelle la date exacte de la fin du monde. Mais ce sont là les risques de la célébrité !

L'album intitulé *Cinémastock*⁽⁵⁾, dont les dessins sont de Alexis, comprend quatre histoires : « les Films de chevalerie », « Hamlet », « Tarass Boulba » et « la Dame aux camélias ». Quatre tragédies auxquelles il ne manquait qu'une touche d'humour pour prendre place dans le cadre de la b.d. et devenir incroyablement loufoques. Dans « la Dame aux camélias », par exemple, l'alliage de la parole et du dessin forme des gags désopilants. La parole est empesée, faussement poétique et conserve toutes les apparences du texte sérieux. Le dessin, lui, semble également prendre son rôle au sérieux, confectionnant des personnages aux traits soignés. Mais, tout à coup, c'est lui qui se révolte et transforme un moment critique en un gag surprise. Ainsi, lors de leur seconde rencontre, Armand et Marguerite s'engagent dans une scène douce, leurs bouches s'approchent... ah ! le baiser sera tendre !... leurs visages se touchent presque... lorsque soudain Marguerite éclate d'une violente toux et ne manque pas d'arroser copieusement le visage du bel Armand qui n'a rien d'autre à faire que de sourire niaiseusement au lecteur.

Gotlib a également écrit les textes d'un autre album, *Clopinettes*⁽⁶⁾, dont les dessins sont de Mandryka, le créateur du célèbre Concombre masqué. Il contient de brèves histoires et, bien sûr, de nombreuses parodies. Les auteurs s'amuse avec les clichés, les lieux communs. Le dessin se charge habituellement de prendre les expressions du langage populaire au pied de la lettre. Cela donne des résultats comiques mais, à mon avis, moins drôles que les histoires de *Cinémastock*.

(5) *Cinémastock*, texte : Gotlib, dessin : Alexis, Collection humour, Dargaud éditeur, 64 pages.

(6) *Clopinettes*, texte : Gotlib, dessin : Mandryka, Collection humour, Dargaud éditeur, 64 pages.

Enfin, toujours chez Dargaud, *les Angoisses de Cellulite*⁽⁷⁾ nous ramènent cette princesse mal-aimée, pas très-très jolie et qui recherche toujours l'homme de ses rêves. Elle est prête à tout, la brave Cellulite. Parce que l'homme de ses rêves, c'est n'importe quel homme, c'est l'homme qui voudrait bien lever le petit doigt. Mais devant Cellulite, les mâles n'ont vraisemblablement pas très envie de lever le petit doigt. Alors la fille se démène avec son front bas, son oeil globuleux et son menton fuyant. Mais quand ce n'est pas l'Artisan du bonheur, personnage qu'elle assassine à la fin de l'histoire du même titre en lui arrachant le long poil qui ornait son nez, qui lui file entre les doigts, c'est le roi Renaud « qui de guerre revient portant ses triples dans ses mains... » parce qu'on venait de faire boucherie à la ferme ou un autre.

Cellulite est l'oeuvre d'une femme, Claire Brétécher, qui manie l'humour avec autant d'aisance que les hommes. C'est à souligner parce que les auteurs féminins sont rares dans le monde de la bande dessinée.

RAYMOND PLANTE

(7) *Les Angoisses de Cellulite*, texte et dessin : Claire Brétécher, Collection Humour, Dargaud éditeur, 64 pages.